

David Foenkinos

Deux sœurs



folio

COLLECTION FOLIO

David Foenkinos

Deux sœurs

Gallimard

COUVERTURE

Illustration © Soledad Bravi.

© Éditions Gallimard, 2019.

David Foenkinos est l'auteur de plusieurs romans dont *Le potentiel érotique de ma femme*, *Nos séparations*, *Les souvenirs*, *Je vais mieux* et *Vers la beauté*. *La délicatesse*, paru en 2009, a obtenu dix prix littéraires. En 2011, David Foenkinos et son frère Stéphane l'ont adapté au cinéma avec Audrey Tautou et François Damiens. Ils ont également réalisé le film *Jalouse*, avec Karin Viard. En 2014, *Charlotte* a été couronné par les prix Renaudot et Goncourt des lycéens. *Le mystère Henri Pick*, publié en 2016, a été porté à l'écran par Rémi Bezançon, avec Fabrice Luchini et Camille Cottin. Les romans de David Foenkinos sont traduits dans plus de quarante langues.

PREMIÈRE PARTIE

1

Au tout départ, Mathilde perçut quelque chose d'étrange sur le visage d'Étienne. C'est ainsi que l'histoire commença d'une manière presque anodine ; n'est-ce pas le fait de toutes les tragédies ?

2

Si on lui avait demandé de préciser ce *quelque chose*, elle aurait parlé d'un nuage sur le visage, sans vraiment savoir ce que cela voulait dire. Il existe tant de variations de nuages ; l'image est incertaine. Que voit-elle chez Étienne ? Une simple humeur sombre ou l'annonce d'un orage violent ? Il vaut mieux l'interroger :

« Tout va bien mon amour ?

— Non, je ne me sens pas bien *en ce moment*. »

Cela faisait cinq ans qu'elle le connaissait, et tout autant qu'elle l'aimait follement. Jamais elle

ne l'avait entendu parler ainsi, exprimer froidement un mal-être. Déstabilisée, elle ne sut que répondre. Mathilde avait posé sa question comme ça, de cette façon légère avec laquelle on demande tout le temps aux gens comment ils vont, sans presque en attendre de réponse. Son impression était donc fondée. Elle trouvait Étienne étrange depuis quelques jours, comme absent de lui-même. Elle savait qu'il était stressé par son travail, qu'un nouveau patron exerçait sur lui une pression insoutenable ; mais bon, il était accoutumé à la brutalité professionnelle. Il avait connu des situations violentes sans jamais les rapporter le soir dans sa vie conjugale. Mathilde avait même toujours admiré son incroyable capacité à *faire la part des choses*. C'était une expression qui lui convenait si bien. Étienne adorait segmenter sa vie. Pour la première fois, Mathilde se posa la question de savoir où était sa place. Dans quel segment ? Elle avait comme un mauvais pressentiment. Celui d'avoir basculé dans une zone non affective ; une sorte de terrain vague qui préfigure le rejet.

3

Étienne demeura taciturne une grande partie de la soirée, sans vouloir en préciser la raison. Un supplice pour Mathilde. Elle devait respecter son choix, se disait-elle ; cela lui arrivait à elle aussi de se sentir mal, et de ne pas être en capacité de parler.

C'était d'ailleurs l'un de leurs points communs ; ils cicatrisaient par le silence.

Il lui fallait s'efforcer de le laisser dans son coin ruminer ce qui le tracassait ou le hantait, et simplement faire acte d'une présence bienveillante. Tout faire pour qu'il puisse lire dans son regard : « Je suis là si tu as besoin de moi. » Mais il venait d'éteindre la lumière de la chambre. Il passa pourtant la main dans le dos de Mathilde, avant de se retourner de son côté. Elle avait trouvé le geste froid, pour ne pas dire désincarné. Elle voulut rallumer, lui dire qu'elle ne pourrait jamais trouver le sommeil après une telle soirée, mais elle fut incapable de prononcer le moindre mot. Pour se rassurer, elle décida de voyager vers leurs souvenirs. Elle se dirigea mentalement vers les images de leur dernier été. Ils avaient passé deux semaines en Croatie, dont quelques jours sur une île quasiment déserte. Au cœur de ce paradis, ils avaient évoqué l'idée de se marier bientôt. Étienne se sentait prêt à avoir des enfants. Tout était si beau et si puissant ; on aurait dit que quelque chose d'éternel s'annonçait.

4

Le lendemain matin, Étienne n'était pas plus bavard. Il partit travailler un peu plus tôt que d'ordinaire, quittant l'appartement conjugal après avoir passé, une nouvelle fois, la main dans le dos

de Mathilde. Un geste encore mécanique, qu'elle ressentit cette fois comme animé par une sorte de pitié. Elle lui avait lancé un sourire qu'elle espérait solaire, mais il avait si vite tourné la tête. Quand elle fut seule, elle eut envie d'une cigarette, mais elle n'en avait pas. Elle demeura un moment immobile, face à cette table du petit déjeuner qu'elle avait préparée avec soin. Elle y avait ajouté des touches de beauté discrète, en se disant qu'en rendant les choses belles tout irait peut-être mieux. Les yeux d'Étienne y étaient restés aveugles, il n'avait pas remarqué les quelques pétales roses sur la table. C'était un trait récurrent du caractère de Mathilde, cette façon de vouloir être positive et bienveillante ; si souvent, Étienne s'était réveillé émerveillé de partager ses jours avec une telle femme.

5

Mathilde n'était jamais arrivée en retard au lycée, elle avait la réputation d'être une professeure consciencieuse, aimant ses élèves *comme si c'étaient ses enfants*. Ces mots, un parent d'élève les avait véritablement prononcés lors d'un conseil de classe. Comme d'habitude, elle arriva à l'heure dans son établissement de la banlieue parisienne. Elle resta un instant dans sa voiture en se disant qu'il lui fallait chasser son désarroi avant d'affronter la vie sociale. Mais les mots d'Étienne la hantaient ; c'était juste une phrase, certes, mais qui

prenait l'espace d'un roman russe dans son esprit. Elle s'observa dans le rétroviseur ; étrangement, il lui fallut quelques secondes pour se reconnaître.

Sortant enfin de sa voiture, elle croisa Monsieur Berthier sur le parking. Le proviseur était un homme long et fin, comme ceux qui tombent du ciel dans les toiles de Magritte. Il appréciait particulièrement Mathilde, et avait tout fait pour la retenir à la fin de l'année précédente, quand elle avait reçu la proposition d'un collège privé parisien ; elle avait finalement refusé cette offre qui paraissait très avantageuse. Par fidélité, par attachement envers ses élèves, et sans doute aussi parce qu'elle appréciait la bienveillance de l'homme qu'elle croisait maintenant. Pourtant, au moment où il lui adressa la parole, elle prétextait avoir oublié des affaires dans sa voiture. Une excuse pour éviter d'avoir à marcher quelques mètres en sa compagnie. Cette première conversation matinale était insurmontable.

6

Une fois devant sa classe, Mathilde se sentit en mesure de chasser son chagrin ; enfin non, ce n'était peut-être pas du chagrin, mais disons une inquiétude.

Au tout début du cours, elle échangea quelques mots avec Mateo dont le niveau scolaire avait

chuté considérablement depuis le divorce de ses parents. Elle avait toujours un geste pour l'encourager, et restait parfois le soir un peu plus tard pour l'aider à améliorer sa compréhension des textes littéraires. Il fallait croire que cela payait car, ces derniers jours, il progressait nettement. Le destin de Mateo serait peut-être transformé par l'attitude de Mathilde; il était trop tôt pour le savoir.

L'heure de français portait sur l'étude d'un passage de *L'Éducation sentimentale*. Chaque année, Mathilde aimait partager sa passion pour ce roman; c'était, à ses yeux, le plus beau livre de Flaubert. Elle se souvenait l'avoir étudié au lycée, et cela avait changé sa vie: elle ne pourrait vivre désormais qu'en compagnie de la littérature. Ainsi était née sa vocation. Elle débuta la lecture du célèbre moment où Frédéric Moreau découvre pour la première fois Madame Arnoux; c'est la naissance de la passion. Flaubert décrit ainsi le sentiment extatique du jeune homme: «Ce fut comme une apparition.» Mais en prononçant cette phrase Mathilde fut victime d'un lapsus et énonça: «Ce fut comme une disparition.»

7

Pendant la pause-déjeuner, elle alluma son téléphone. Elle avait fait exprès de ne pas le consulter pendant les interclasses pour se laisser plus de

chances d'avoir un message. Elle attendit un peu, parfois cela ne captait pas très bien dans l'établissement, mais rien ne se produisit. Ce vide sur son écran la violenta profondément¹.

Sabine, la collègue avec qui elle s'entendait le mieux, sans pouvoir affirmer pour autant qu'elles étaient amies, l'attendait pour se rendre au réfectoire. Les deux femmes déjeunaient souvent ensemble ; des conversations entre passagères du même travail. Mathilde lui adressa un signe de la main qui voulait dire : « Ne m'attends pas. » Ou qui voulait dire : « Je te rejoins plus tard. » Ou qui voulait dire : « Je n'ai pas faim aujourd'hui. » On ne sait jamais vraiment ce que veut dire une main. Sabine comprit tout de même qu'elle devait aller seule à la cantine.

Mathilde resta un instant dans le couloir, face à son téléphone. Elle en voulait terriblement à Étienne de la laisser ainsi dans le silence. D'habitude, ils s'appelaient ou au moins se laissaient des messages plusieurs fois par jour ; en particulier quand ils s'étaient quittés en froid. Elle avait respecté son mal-être, mais venait un moment où l'on se devait, par amour ou par politesse, peu importe, de ne pas laisser l'autre dans l'incompréhension. Elle lui en voulait terriblement, et pourtant il ne lui fallut pas plus d'une minute pour changer d'état d'esprit et écrire : « Mon amour, je pense

1. Une souffrance moderne.

fort à toi. J'espère que tu te sens un peu mieux aujourd'hui. N'oublie pas que je suis là. J'ai si hâte de te retrouver ce soir.» L'après-midi, elle ralluma son téléphone à chaque interclasse, mais toujours rien, pas la moindre réponse, toujours cette violence en forme d'absence.

8

Le soir même, il mit enfin des mots sur ce qui le hantait. Il prononça assez fébrilement : « Je vais quitter l'appartement. » Mathilde ne comprenait pas très bien. C'était tordu ou maladroit. Pourquoi ne pas dire : « Je vais te quitter. » Il parlait de l'appartement comme pour rendre concrète cette situation qu'il n'arrivait pas à définir. Une rupture est toujours encombrée par le flou, les non-dits accumulés, et souvent des mensonges énoncés pour ne pas blesser. Ce fut elle qui dut le relancer pour obtenir des précisions, pour aller chercher les mots de la sentence qui la condamnerait :

« C'est-à-dire ? Tu veux qu'on vive dans deux endroits différents ?

- Non, ce n'est pas ça.
- Alors quoi ? Étienne, je t'en prie, parle-moi.
- C'est très difficile.
- Tu peux tout me dire.
- Je ne crois pas.
- Mais si.
- Je te quitte. Notre histoire est finie. »

Mathilde resta stupéfaite. Elle n'eut pas la force, dans un premier temps tout du moins, de prononcer un mot. Il s'avança vers elle, toujours pour accomplir ce même geste maudit de la main dans le dos ; c'était donc bien un geste de pitié. Elle le repoussa violemment, puis balbutia :

« Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible.

— Je suis désolé.

— Cet été... on parlait de... tu voulais qu'on se marie.

— Je sais.

— Que s'est-il passé ?

— Rien. Je ressens les choses ainsi. C'est comme ça.

— Mais on n'a pas le droit de ne plus aimer comme ça. Ce n'est pas possible.

— ...

— Laisse-nous une chance, je t'en supplie.

— Ma décision est prise. Je vais aller vivre chez mon cousin en attendant de trouver un appartement. Tu peux rester ici.

— Rester ici ! Rester ici ! s'emporta enfin Mathilde. Mais c'est impossible ! Tu es partout ici. Partout. Partout. Je vais mourir ici. Tu crois que je peux dormir dans notre lit sans toi ? Tu crois ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas que ça soit compliqué pour toi, c'est tout.

— Ah bon ? Tu t'intéresses à ce que je ressens ? Vraiment ? Alors, explique-moi !

- Ce n'est pas toi...
- Ah non, pas cette routine de merde. Pas ça ! »

Elle s'effondra alors sur le canapé, comme tordue par la douleur. Étienne fut tétanisé par cette vision ; le visage en souffrance de Mathilde paraissait presque inhumain. Il finit par s'approcher ; elle le repoussa à nouveau, mais elle n'avait plus de force. Son corps ne semblait plus vraiment exister. Au bout d'une minute, ou peut-être plus, il était difficile de mesurer le temps, elle lui demanda de partir, de partir tout de suite, oui pars, pars tout de suite, elle répétait sans cesse cette injonction dans une litanie morbide. Il ne voulait pas la laisser, mais la violence de son regard était impitoyable. Il l'observa une dernière fois, droit dans les yeux, puis se décida à quitter l'appartement.

Quelques minutes plus tard, quand elle se rendit compte qu'elle se trouvait vraiment seule, elle lui envoya un message : « Je t'en supplie, ne fais pas ça, je vais mourir. »

Plus tard dans la soirée, alors qu'elle était toujours prostrée sur le canapé, Mathilde pensa : « Personne ne doit savoir. » Telle était son étrange logique : « Si personne ne sait, c'est que cela n'existe pas. » Elle pensait au lycée. Hors de question que

David Foenkinos

Deux sœurs

« L'amour passionnel vous pousse à emmitoufler le moindre de vos gestes, à anticiper de manière excessive les réactions de l'autre, à vous perdre finalement dans le dédale de l'anarchie du cœur. »

Du jour au lendemain, Étienne annonce à Mathilde qu'il la quitte. L'univers de la jeune femme s'effondre. Dévastée, elle est recueillie par sa sœur Agathe, qui lui ouvre les portes du petit appartement qu'elle occupe avec son mari et leur fille. Dans ce huis clos familial étouffant, Mathilde révèle peu à peu une nouvelle personnalité, inattendue et glaçante. Il suffirait d'un rien pour que tout bascule...

« Sombre et d'une implacable efficacité, *Deux sœurs* rejoint *Chanson douce*, de Leïla Slimani, dans le cénacle des contes cruels contemporains aussi féroces qu'irrésistibles. »

Laëtitia Favro, *Le JDD*



Deux sœurs
David Foenkinos

Cette édition électronique du livre
Deux sœurs de David Foenkinos
a été réalisée le 13 mai 2020
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072875267 – Numéro d'édition : 360642).

Code Sodis : U30286 – ISBN : 9782072875298
Numéro d'édition : 360645.

folio
n° 6800
folio-lesite.fr